

Dissertation - citation de Marguerite Duras.

Marguerite Duras écrit, dans *L'Amant* (éditions de Minuit), en 1984 : « **Toute communauté, qu'elle soit familiale ou autre, nous est haïssable, dégradante. Nous sommes ensemble dans une honte de principe d'avoir à vivre la vie.** » (page 69) Dans quelle mesure ce constat vous semble-t-il correspondre aux œuvres inscrites cette année au programme ?

1. Analyse du sujet et problématisation.

- *Analyse de la citation.*

- Le ton de la citation tirée du roman de Duras est didactique comme en témoigne l'effort de généralisation par le déterminant indéfini « Toute ». Il semble d'ores et déjà que, dans une volonté de généralisation, la narratrice, en l'occurrence, Marguerite, dresse un constat qui n'appelle aucune nuance, aucune réfutation.

- La citation est composée de deux propositions indépendantes juxtaposées, la première faisant office de thèse, la seconde étant plutôt une explication ou bien une explicitation de la thèse. En effet, nous pourrions ajouter un lien de cause entre les deux propositions et ainsi reformuler la citation en disant que « toute communauté est dégradante pour l'individu parce que nous sommes honteux aux yeux des autres à devoir vivre la vie ». Il est important de regarder comment la citation fonctionne car c'est aussi dans l'agencement des propositions, autrement dit, dans la façon dont l'auteur construit son raisonnement, qu'émerge le sens.

- Comme nous l'avons dit, la citation commence par une généralisation et évoque la « communauté » de façon très large. La précision donnée dans la proposition subordonnée relative n'en est pas vraiment une dans la mesure où elle donne un exemple (la communauté familiale) avant d'élargir la définition (« ou autre »). Ainsi Duras propose-t-elle un énoncé qui a la valeur d'un proverbe. Il semble que cette réflexion soit le fruit d'une expérience ou bien la conséquence d'épreuves que la narratrice a rencontrées dans sa vie. Quoi qu'il en soit, « [toute communauté] » est « haïssable, dégradante ». Les deux attributs mettent en évidence l'influence néfaste et délétère du groupe sur l'individu. Le pronom personnel « nous », placé ici en position d'objet, montre à quel point la société – nous pouvons utiliser ce terme en guise de synonyme de « communauté » vu l'absence de référence précise dans la relative – domine, voire écrase l'individu. L'adjectif subjectif « haïssable » dénote une appréciation très négative, essentiellement puisqu'il signifie littéralement « qui mérite la haine » et donc synonyme d'« insupportable », « abominable » ou « exécration ». L'adjectif « dégradante », quant à lui, oriente la citation vers la morale. En effet, si la communauté est « dégradante », c'est qu'elle porte atteinte à l'intégrité de l'individu, elle le dévalue, le dévalorise, le réifie et finit peut-être même par le mettre en danger. Quoi qu'il en soit, l'adjectif montre combien la société pèse sur l'individu au point de le transformer.

- La seconde phrase de la citation pose question. Si le « Nous sommes ensemble » apparaît, dans un premier temps, comme positif et inverse l'axiologie négative de la fin de la première phrase de la citation, il n'en demeure pas moins que la suite de la phrase est éminemment pessimiste.

Sur un ton fataliste, Marguerite pointe « la honte » que tout individu a de « vivre la vie ». Mais quelle est cette honte ? Nous pouvons penser, dans un premier temps, qu'il s'agit de la honte que l'individu éprouve face à la communauté quand il ne respecte pas les codes ou bien quand il est jugé par ses pairs qui le pointent du doigt et ne le reconnaissent pas. En effet, l'individu qui transgresse les codes ou les conventions, qui s'adonne à d'obscurs plaisirs ou qui ne respecte pas les lois du *decorum*, est celui qui vit dans la « honte » de « vivre [sa] vie », peut-être soumis aux quolibets ou aux injures de la société. Mais, paradoxalement, il y a aussi une « honte », autrement dit, une forme de culpabilité à voire l'autre transgresser des règles ou, plus généralement, souffrir publiquement. Qu'il soit la risée de tous, le bouc-émissaire ou l'ennemi à abattre, il y a bel et bien un embarras à voir l'autre souffrir en public voire être couvert d'opprobre. Ainsi, le terme de « honte » est polysémique car il désigne autant le sentiment de gêne et de pudeur face aux faiblesses de celui dont la vie est un naufrage qu'une action condamnable dans une perspective morale. Ce second sens insiste sur le sentiment d'humiliation de devoir vivre devant d'autres qui sont témoins de la déliquescence de sa vie. C'est pourquoi la narratrice utilise le groupe prépositionnel « de principe » pour caractériser le terme de « honte ». Qu'on l'éprouve ou la subisse, peu importe, dans la mesure où cette culpabilité est viscéralement au fondement même de la société. Elle tient paradoxalement les individus entre eux alors qu'elle les désunit en même temps, allant jusqu'à susciter leur dégoût (« haïssable, dégradante »). Tout l'intérêt du sujet se trouve dans la tension entre la condamnation radicale de « [toute] communauté » qui réduit l'individu à néant en le rabaissant et le lien naturel – car « de principe » – qui unit tous les individus, condamnés à vivre « ensemble » honteusement. Enfin, la deuxième partie de la phrase est marquée par une forte modalité déontique (« d'avoir à »), associée à l'article défini « la » (et une « une » ou « notre »), qui laisse penser que la seule vie pouvant être vécue est celle que la communauté impose, comme si l'individu ne pouvait pas choisir sa propre vie.

- *Problématisation et problématique.*

- Une problématique soulève un problème et n'est pas une reformulation de la citation. Elle repose donc sur une tension, une discordance, une contradiction, une opposition. Il faut trouver ce qui, dans le sujet, est paradoxal, comme s'il s'agissait d'éclairer l'accident dans la citation, autrement dit ce qu'elle a de singulier et d'original. Très souvent, il y a un terme dans la citation qui est soit employé à mauvais escient, soit de façon radicale, soit de façon expéditive sur lequel il est intéressant de s'appuyer afin d'en proposer une relecture.

- Il est alors vivement conseillé de formuler la problématique par une interrogation directe afin d'éviter une faute de syntaxe très fréquente dans les copies de concours.

- Il est aussi vivement conseillé de reprendre certains termes du sujet dans la formulation même de sa problématique afin de bien coller à la citation, de montrer qu'à aucun moment la thèse défendue par l'auteur n'est éclipsée.

→ Alors que la narratrice de *L'Amant* propose une vision fataliste de la vie, toute tracée par la communauté, ne faudrait-il pas justement réenvisager le rôle de ladite communauté ? Marguerite ne la considère que comme un fardeau « haïssable » et « [dégradant] »

certes, mais n'est-elle aussi, et même avant tout, un moyen de cultiver notre humanité en développant des liens inédits avec les autres ?

2. Travail sur l'introduction.

- *Recherche d'une amorce cohérente.*

Exemple n°1 : Molière, *Le Misanthrope*, 1666, acte I, scène 1 (vers 91 à vers 112)

.

ALCESTE

[...]

J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux, les hommes comme ils font ;
Je ne trouve, partout, que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie ;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain.

PHILINTE

Ce chagrin philosophe est un peu trop sauvage,
Je ris des noirs accès où je vous envisage ;
Et crois voir, en nous deux, sous mêmes soins nourris,
Ces deux frères que peint l'Ecole des maris,
Dont...

ALCESTE

Mon Dieu, laissons là, vos comparaisons fades.

PHILINTE

Non, tout de bon, quittez toutes ces incartades,
Le monde, par vos soins, ne se changera pas ;
Et puisque la franchise a, pour vous, tant d'appas,
Je vous dirai tout franc, que cette maladie,
Partout où vous allez, donne la comédie,
Et qu'un si grand courroux contre les mœurs du temps,
Vous tourne en ridicule auprès de bien des gens.

ALCESTE

Tant mieux, morbleu, tant mieux, c'est ce que je demande,
Ce m'est un fort bon signe, et ma joie en est grande :
Tous les hommes me sont, à tel point, odieux,
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

Alceste est l'homme qui déteste le monde, d'où son désir, au début de la pièce, de se retirer et de ne plus faire un avec la communauté des hommes. Si Philinte tente de le raisonner et de lui montrer que ce soudain désir de sincérité ne s'accorde pas avec la société, Alceste campe sur ses positions et ne veut rien savoir. Dans les deux derniers vers de l'extrait choisi : « Tous les hommes me sont, à tel point, odieux / Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux. », l'adjectif « odieux » est à comprendre dans son sens latin. En effet, le verbe *odio* signifie « haïr » ; « est odieux » celui qui digne d'être haï, qui est haïssable. Il est alors intéressant de voir comment la collectivité est, pour le personnage d'Alceste, source de servitude, comment elle freine la sincérité. Il souhaite faire tomber les

masques et devenir le sincère qu'il a toujours rêvé d'être, même si, pour cela, il faut « rompre en visière à tout le genre humain ».

Exemple n°2 : Annie Ernaux, *La Honte*, Folio, 1997, pages 139-140.

Tout de notre existence est devenue signe de honte. La pissotière dans la cour, la chambre commune – où, selon une habitude répandue dans notre milieu et due au manque d'espace, je dormais avec mes parents –, les gifles et les gros mots de ma mère, les clients ivres et les familles qui achetaient à crédit. À elle seule, la connaissance précise que j'avais des degrés de l'ivresse et des fins de mois au corned-beef marquait mon appartenance à une classe vis-à-vis de laquelle l'école privée ne manifestait qu'ignorance et dédain.

Il était normal d'avoir honte, comme d'une conséquence inscrite dans le métier de mes parents, leurs difficultés d'argent, leur passé d'ouvriers, notre façon d'être. Dans la scène du dimanche de juin. La honte est devenue un mode de vie pour moi. À la limite je ne la percevais même plus, elle était dans le corps même.

J'ai toujours eu envie d'écrire des livres dont il me soit ensuite impossible de parler, qui rendent le regard d'autrui insoutenable. Mais quelle honte pourrait m'apporter l'écriture d'un livre qui soit à la hauteur de ce que j'ai éprouvé dans ma douzième année.

Dans cet extrait, nous voyons que la narratrice a honte de la classe sociale à laquelle elle appartient. « Tout est fait pour que notre monde se démarque de l'autre » affirme la narratrice à la page 85 pour suggérer, avec un regard distancié, l'écart entre le monde des autres et le sien quand elle était enfant. Ici, la communauté (celle liée au milieu ouvrier et commerçant de la Normandie de la moitié du siècle) ne semble laisser aucune liberté à la jeune Annie, condamnée à être continuellement comparée aux autres et donc classée. En effet, au classement scolaire, s'en ajoutent d'autres qui « s'élaborent au fil des jours et se traduisent par "j'aime", "je n'aime pas" telle fille. » (page 98). C'est bien sur cette communauté jugée « dégradante » pour laquelle elle éprouva de la honte qu'Ernaux pose un regard mature et désabusé quand elle écrit *La Honte* en 1997.

- *Rédaction de l'introduction.*

Annie Ernaux, dans son roman *La Honte*, publié en 1997, écrit sur la honte de ses origines, la honte de ses parents, de leur milieu modeste, de leur manque d'éducation, mais également honte d'éprouver ce sentiment, de cette trahison envers les siens, le manque de loyauté. La hantise d'être, comme elle le nommera plus tard, une « ennemie de classe » ne la quitte pas au point d'en arriver à détester son milieu social et, par métonymie, ceux qui le constituent. Le point de vue d'Annie Ernaux sur la collectivité rappelle celui de Marguerite Duras dans son roman *L'Amant* publié en 1984 : **« Toute communauté, qu'elle soit familiale ou autre, nous est haïssable, dégradante. Nous sommes ensemble dans une honte de principe d'avoir à vivre la vie. »** Le ton de la citation tirée est didactique comme en témoigne l'effort de généralisation par le déterminant indéfini « Toute ». Il semble d'ores et déjà que, dans une volonté de généralisation, la narratrice, en l'occurrence, la jeune Marguerite, dresse un constat qui n'appelle aucune nuance, aucune réfutation. La citation est composée de deux propositions indépendantes juxtaposées, la première faisant office de thèse, la seconde étant plutôt une explication ou bien une explicitation de la thèse. Il est important de regarder comment la citation fonctionne car c'est aussi dans l'agencement des propositions, autrement dit, dans la façon dont l'auteur construit son raisonnement, qu'émerge le sens. Comme nous l'avons dit, la citation commence par une généralisation et évoque la « communauté » de façon très large. La précision donnée dans la proposition subordonnée relative n'en est pas vraiment une dans la mesure où elle donne un exemple (la communauté familiale) avant d'élargir la définition (« ou autre »). Ainsi Duras propose-t-elle un

énoncé qui a la valeur d'un proverbe. Il semble que cette réflexion soit le fruit d'une expérience ou bien la conséquence d'épreuves que la narratrice a rencontrées dans sa vie. Quoi qu'il en soit, « [toute communauté] » est « haïssable, dégradante ». Les deux attributs mettent en évidence l'influence néfaste et délétère du groupe sur l'individu. Le pronom personnel « nous », placé ici en position d'objet, montre à quel point la société – nous pouvons utiliser ce terme en guise de synonyme de « communauté » vu que l'absence de référence précise dans la relative – domine, voire écrase l'individu. L'adjectif subjectif « haïssable » dénote une appréciation très négative, essentiellement puisqu'il signifie littéralement « qui mérite la haine » et donc synonyme d'« insupportable », « abominable » ou « exécration ». L'adjectif « dégradante », quant à lui, oriente la citation vers la morale. En effet, si la communauté est « dégradante », c'est qu'elle porte atteinte à l'intégrité de l'individu, elle le dévalue, le dévalorise, le réifie et finit peut-être même par le mettre en danger. Quoi qu'il en soit, l'adjectif montre combien la société pèse sur l'individu au point de ne plus le transformer. La seconde phrase de la citation pose question. Si le « Nous sommes ensemble » apparaît, dans un premier temps, comme positif et inverse l'axiologie négative de la fin de la première phrase de la citation, il n'en demeure pas que la suite de la phrase est éminemment pessimiste. Sur un ton fataliste, Marguerite pointe « la honte » que tout individu a de « vivre la vie ». Mais quelle est cette honte ? Nous pouvons penser, dans un premier temps, qu'il s'agit de la honte que l'individu éprouve face à la communauté quand il ne respecte pas les codes ou bien quand il est jugé par ses pairs qui le pointent du doigt et ne le reconnaissent pas. En effet, l'individu qui transgresse les codes ou les conventions, qui s'adonne à d'obscurs plaisirs ou qui ne respecte pas les lois du *decorum*, est celui qui vit dans la « honte » de « vivre [sa] vie », peut-être soumis aux quolibets ou aux injures de la société. Mais, paradoxalement, il y aussi une « honte », autrement dit, une forme de culpabilité à voire l'autre transgresser des règles ou, plus généralement, souffrir publiquement. Qu'il soit la risée de tous, le bouc-émissaire ou l'ennemi à abattre, il y a bel et bien un embarras à voir l'autre souffrir en public voire à être couvert d'opprobre. Ainsi, le terme de « honte » est polysémique car il désigne autant le sentiment de gêne et de pudeur face aux faiblesses de celui dont la vie est un naufrage qu'une action condamnable dans une perspective morale. Ce second sens insiste sur le sentiment d'humiliation de devoir vivre devant d'autres qui sont témoins de la déliquescence de sa vie. C'est pourquoi la narratrice utilise le groupe prépositionnel « de principe » pour caractériser le terme de « honte ». Qu'on l'éprouve ou qu'on en soit la victime, peu importe, dans la mesure où cette culpabilité est viscéralement au fondement même de la société. Elle tient paradoxalement les individus entre eux alors qu'elle les désunit en même temps, allant jusqu'à susciter leur dégoût (« haïssable, dégradante »). Tout l'intérêt du sujet se trouve dans la tension entre la condamnation radicale de « [toute] communauté » qui réduit l'individu à néant en le rabaisant et le lien naturel – car « de principe » – qui unit tous les individus, condamnés à vivre « ensemble » honteusement. Enfin, la deuxième partie de la phrase est marquée par une forte modalité déontique (« d'avoir à »), associée à l'article défini « la » (et une « une » ou « notre »), qui laisse penser que la seule vie pouvant être vécue est celle que la communauté impose, comme s'il était impossible à l'individu de choisir sa propre vie. Alors que la narratrice de *L'Amant* propose une vision fataliste de la vie, toute tracée par la communauté, ne faudrait-il pas justement réenvisager le rôle de ladite communauté ? Marguerite ne la considère que comme un fardeau « haïssable » et « [dégradant] » certes, mais n'est-elle aussi, et même avant tout, un moyen de cultiver notre humanité en

développant des liens inédits avec les autres ? Dans un premier temps, la communauté apparaît comme « haïssable » et « dégradante » car elle impose un frein ou une limite aux désirs de l'individu, à tel point que celui qui la subit aura même honte de vivre. Toutefois, en rester à ce simple constat est réducteur : Marguerite juge l'influence de la communauté en passant par le prisme subjectif de son expérience personnelle, autrement dit, d'un cas singulier qui n'a pas à être généralisé. En effet, il faudrait veiller à réhabiliter les bienfaits de la communauté dans la mesure où, non pas « haïssable » mais aimable, elle fait en sorte que chaque individu qui la compose existe par et pour lui-même. Alors ce n'est pas la honte qui est au fondement de la communauté mais le désir de grandir grâce à l'autre, sans porter atteinte à son intégrité. Le groupe auquel appartient un individu n'a pas à l'écraser ou le dominer mais plutôt à l'éveiller voire à l'élever. Si « nous sommes ensemble » comme l'écrit Duras, il serait alors bon de cultiver ce vivre ensemble et de lui forger un espace autre que celui de l'humiliation ou de la gêne, peut-être un espace fait d'individus de bonne volonté... Pour étayer notre propos, nous nous appuierons sur les trois œuvres au programme que sont *Les Suppliantes* et *Les Sept contre Thèbes* d'Eschyle, dramaturge grec du Ve avant J.-C. dont il ne reste que sept pièces sur les quatre-vingt-dix qu'il aurait écrites, du *Temps de l'innocence* de la romancière américaine Edith Wharton ainsi que du *Traité théologico-politique* (préface et chapitres XVI à XX) du philosophe hollandais Baruch Spinoza.

3. Plan détaillé de la dissertation.

I. Il est vrai que « [toute] communauté » est insupportable voire dangereuse pour l'individu. En effet, elle est très souvent analogue à un étau qui freine et oppresse, à tel que celui qui la subit éprouvera de la honte à devoir vivre sa vie.

A – Partons du constat que la communauté oppresse l'individu et l'écrase que ce soit par ses règles, ses codes ou ses conventions. L'individu ne peut pas jouir comme il le souhaite de sa liberté tant il est contraint d'obéir aux lois édictées par et pour le groupe. Il est donc dégradé.

- C'est bien cet asservissement que pointe Spinoza au chapitre XVI de son œuvre quand il démontre qu'un pacte entre les membres de la société est raisonnable s'il est utile mais que, dans la réalité, on voit bien que les hommes délaissent facilement la raison pour les passions. Par hypocrisie, ils feignent de vouloir tenir leurs promesses alors que leurs vices « occupent l'âme de telle sorte que la raison n'y a plus aucune place. C'est pourquoi, alors même que les hommes donnent des marques certaines de la pureté de leurs intentions quand ils s'engagent, par des promesses et par des pactes, à garder la foi jurée, personne cependant ne peut, à moins qu'à la promesse ne s'ajoute quelque autre chose, se reposer avec assurance sur la bonne foi d'autrui » (page 265). Ainsi autrui exerce toujours « une force supérieure » (page 266) à laquelle l'homme a du mal à échapper. Plus particulièrement dans le chapitre XVIII, Spinoza donne un exemple concret de la puissance de manipulation que peut exercer une communauté à l'encontre des membres qui la constituent, allant jusqu'à nier leurs opinions ou à les contraindre à se ranger du côté de l'avis de la collectivité. En effet, il existe des États « où l'on tient pour crimes les opinions qui sont du droit de l'individu auquel personne ne peut renoncer ; et même, dans un État de cette sorte, c'est la furieuse passion populaire qui commande habituellement. » (page 307).

- Chez Eschyle, ce poids de la communauté peut prendre différentes formes qui toutes sont oppressantes et finissent par réduire l'individu à néant. Si Étéocle au début des *Sept contre Thèbes* investit toute son énergie dans la *polis*, rejette son propre *genos* en se lançant dans une guerre contre son frère Polynice et rejette la chœur des femmes qu'il méprise et qu'il ne parvient pas à faire taire, peut-être parce qu'il lui rappelle Jocaste, personnage monstrueux, qui est à la fois sa mère et sa grand-mère. Cette communauté d'« une insolence inabordable » (page 148) l'opprime tel « un fléau » (page 148) qui le renvoie sans cesse à sa race maudite en l'apostrophant : « *Ô cher enfant d'Œdipe* » (page 149). Il en va de même pour les Danaïdes qui attribuent leur malheur à Io, transformée en génisse par Héra, jalouse. Le chœur s'exclame : « *c'est Io, hélas ! que poursuit en nous un courroux divin : je reconnais une jalousie d'épouse, qui triomphe du Ciel tout entier.* » (page 56). De façon moins flagrante, dans *Les Suppliantes*, les nombreux rites à effectuer en faveur des dieux ou des hôtes témoignent de l'absence de liberté des femmes, qui, bien que voulant échapper au mariage forcé, ne sont pas libres. En effet, à la fin de la pièce, alors que le roi leur réaffirme leur liberté, le coryphée leur demande de se ranger « dans l'ordre même où Danaos a assigné à chacune [d'elle] la suivante inscrite dans sa dot » (page 84) afin de paraître « sans malice » (page 84) aux yeux des Argiens.

- Dans *Le Temps de l'innocence*, la communauté écrase l'individu et est en tous points « dégradante » et « haïssable », comme le souligne la narratrice dans *L'Amant*. En effet, « qu'elle soit familiale ou autre », elle prive les hommes de leur libre arbitre tant ils sont conditionnés par des normes et des conventions. Les personnages du roman en viennent même à mentir et à dire le contraire de ce qu'ils pensent, à l'instar de Newland Archer, qui, quand il découvre la « petite cabane » (page 87) d'Ellen dans un quartier excentrique de la ville, « se sentait comme emprisonné dans le convenu par son désir même de dire quelque chose de frappant » (page 87). De même, quand Archer prend les mains de la comtesse sur le point de se rendre à une soirée donnée chez les Struthers, elle se dégage en lui demandant de ne pas lui faire la cour. Il lui avoue alors avoir voulu l'épouser, ce qui irrite Ellen qui lui reproche d'avoir lui-même créé cette impasse : « C'est vous qui m'avez fait comprendre qu'on doit se sacrifier pour préserver la dignité du mariage, pour épargner à sa famille un scandale. » (page 173) Le sacrifice mentionné ici témoigne de la pression qui s'exerce sur chaque individu au sein de la société. En effet, aucune originalité n'est acceptée, les lois figent la société et l'uniformisent au point de rendre les individus interchangeables. C'est d'ailleurs ce que conclut Newland, lors d'un déjeuner avec Ellen. Il reconnaît : « Chez nous il n'y a ni personnalité, ni caractère, ni variété. Nous sommes ennuyés à mourir. » (page 226), ce qui fait écho à la remarque de la comtesse qui affirme que les « chimères » (page 225) de sa tante Medora l'« intéressent plus que l'aveugle obéissance à la tradition qui sévit dans notre milieu. Et quelle tradition ? Celle des autres. C'est un peu bête d'avoir découvert l'Amérique pour en faire la copie des autres pays ! » (page 226).

B - Toujours soumis au regard des autres membres de la communauté, l'homme éprouve de la honte face à l'image qui est renvoyée de lui. Marginalisé ou bien pointé du doigt car différent, l'individu tente de trouver sa place dans le groupe sans pour autant être acteur de sa propre vie. Il n'a pas d'autres choix que de se conformer sous peine d'être exclu.

- La puissance exercée par la société est suggérée au début du chapitre XX du *Traité théologico-politique* quand Spinoza démontre que la nature ne se limite pas aux lois de la raison, qu'elle en « comprend une infinité d'autres » (page 263) qui

ne poussent pas l'homme à se conformer aux désirs ou aux volontés de la communauté. Le philosophe cible le fait que, par le seul souci de conservation, l'individu soit déterminé « à exister et à se comporter d'une certaine manière » (page 263), à vouloir « que tout soit dirigé au profit de [sa] raison » (page 263). De la même façon, au chapitre XX, Spinoza évoque la marginalité des « hommes de caractère indépendant » (page 332), qui, fatigués de voir que les lois « sont faites moins pour contenir les méchants que pour irriter les plus honnêtes, et qu'elles ne peuvent être maintenues en conséquence sans grand danger pour l'État » (page 332), se rangeront du côté du plus grand nombre, toujours poussés à suivre le mouvement général. La « fierté de caractère » (page 333), qui caractérise notamment les plus vertueux ou les artistes est dévalorisée. Ceux qui émettent des opinions dissidentes seraient alors conduits à la mort et condamnés alors qu'ils sont explicitement « les plus beaux exemples d'endurance et de courage » (page 333).

- Pointées du doigt à cause de leur « masque hâlé » (page 51), de leur « accoutrement si peu grec, fastueusement parée de robes et de bandeaux barbares » (page 59), ressemblant ainsi davantage à des Libyennes ou des Égyptiennes qu'à des Grecques, les Danaïdes sont des étrangères. Elles sont en marge de la communauté des Argiens à qui elles demandent l'exil. Le coryphée parle d'elles comme une « troupe vagabonde » (page 51), comme un chœur de femmes qui erre « en bannies » (page 52) car elles ne veulent pas se conformer à la décision de mariage avec les fils d'Égyptos. Elles haïssent « l'hymen des enfants d'Égyptos et leur sacrilège démente » (page 51) et se révoltent contre les lois établies. C'est pourquoi, à peine arrivées à la cité de Pélasgos, que Danaos leur conseille d'être modestes et prudentes à l'égard des Argiens décrits comme aisément « irritables » (page 57). Elles ne doivent montrer « aucune assurance » (page 57), « aucune effronterie » (page 57), ne pas prendre « trop vite la parole ni ne la [garder] trop longtemps » (page 57), autrement dit, se conformer aux règles d'Argos. Dans *Les Sept contre Thèbes*, Étéocle est tellement violent que ses menaces récurrentes à l'égard du chœur sont celles d'un tyran. Il intime aux femmes de se taire, il profère des invectives si rageuses (« quiconque n'entendra pas mon ordre, homme, femme – ou tout autre – verra un arrêt de mort tôt délibéré sur lui, et n'échappera pas, j'en réponds aux pierres meurtrières du peuple. » (page 148)) que le chœur ne sait plus quoi répondre.

- Dans le roman de Wharton, le moindre écart à la norme est un risque de marginalisation. L'individu éprouve donc une « honte de principe » dans la mesure où apparaître en public, c'est prendre le risque d'être jugé et donc mis à l'écart. C'est le cas d'Ellen qui, alors qu'elle était encore une fillette, était apparue avec une robe rouge et un collier d'ambre « qui lui donnaient l'air d'une petite bohémienne » (page 76). Cette originalité, que Lefferts, « premier arbitre de New York en matière de "bon ton" » (page 25) aurait méprisée, fait écho à celle de Ned Winsett, décrit lui aussi comme un bohémien plus loin dans le roman. Alors que Newland est toujours soucieux de son apparence et de ses manières, « [l']attitude de Winsett lui semblait faire partie de l'insupportable pose des "bohèmes" » (page 135), rappelant ainsi, malgré lui, que tous ceux qui échappent aux normes édictées par la société sont considérés comme des marginaux.

C – Pire encore est la culpabilité de l'individu qui doit affronter le spectacle de la misère de ceux qui ont « à vivre [leur] vie », autrement dit, qui ne sont pas en mesure de résister face aux obstacles et aux épreuves auxquels ils sont confrontés. - Spinoza évoque le cas d'hommes qui souhaitent défendre leurs opinions quoi qu'il arrive et qui, pourtant, sont mis au ban de la société, réduits à

contempler ceux qui sont prêts à tout pour suivre les prescriptions du souverain, ceux que le philosophe appelle « les flatteurs » (page 332), les hommes « sans force morale, pour qui le salut suprême consiste à contempler des écus dans une cassette et à avoir le ventre trop rempli » (page 332). Déjà ils éprouveront une forme de honte à « voir les opinions qu'ils croient vraies tenues pour criminelles » (page 332), avant d'éprouver une autre honte qui consistera à leur faire détester les lois et les magistrats qui cautionnent de tels comportement sans ne rien pouvoir faire.

- Il y a bien une forme de culpabilité chez Pélasgos quand il hésite à donner l'asile aux Danaïdes, mais plus encore, quand il comprend, par les paroles du coryphée, que les femmes pourraient se suicider et se pendre avec leurs ceintures. Lui qui entend ces « mots cinglants pour [son] cœur » (page 67) éprouve, comme l'énonce la narratrice de *L'Amant*, de la honte à voir les femmes subir leur vie, à ne pas être actrices de leur destinée.

- À New York, chacun est spectateur de la vie de l'autre et il peut y avoir une forme de honte à assister à la déchéance d'un de ses pairs. Autrui est, certes, celui qui renvoie une image honteuse de la vie qu'on mène, mais il est aussi celui face auquel on éprouve de la honte quand il subit sa vie et qu'il n'est pas en mesure d'affronter les embûches en travers de sa route. C'est ce que ressent Newland à l'égard d'Ellen. En effet, « chez Mme Olenska la nature allait au dramatique » (page 127), cette « tranquille, presque passive jeune femme, était comme vouée à une vie hasardeuse, quelque peine qu'elle prît pour l'éviter ou s'en éloigner. » (page 127). Ainsi le jeune homme éprouve-t-il une forme de culpabilité et même de pitié face à celle qui est jetée en pâture au milieu des aristocrates new yorkais. Ce sentiment va en s'accroissant au fil du roman quand le héros assiste à son déclassement : « Comme le disait Mrs. Welland, ils s'étaient contentés de laisser la pauvre Ellen chercher un milieu à son niveau, et elle l'avait trouvé dans les obscures régions où régnaient les Blenker, et où les "gens de lettres" célébraient leurs rites sans prestiges. » (pages 240-241). Il conclut de façon radicale en affirmant : « Ellen, tournant le dos à son destin de privilégiée, se déclassait. » (page 241). La honte qu'il éprouve face à la comtesse condamnée à « vivre la vie » qu'on lui choisit fait aussi écho à « sa misère et son humiliation » (pages 286-287) qu'il tente de dissimuler par un « jeu silencieux et désespéré » (page 287).

II. Néanmoins, le constat fait par l'adolescente qu'est Marguerite, spectatrice avec ses frères du déclin de sa mère, demeure subjectif. Il ne faudrait pas occulter les raisons pour lesquelles « [toute] communauté » s'est construite : loin d'être « haïssable », elle fait en sorte que chaque individu qui la compose existe par et pour lui-même.

A - Marguerite raisonne en généralisant le poids qu'exerce « toute communauté, qu'elle soit familiale ou autre ». Cependant, n'est-il pas préférable, de façon distributive et non pas globalisante, de raisonner à partir de tout individu ? En effet, appartenir à une communauté ne suppose ni l'effacement de la singularité d'un de ses membres ni sa disparition. Au contraire, il faudrait plutôt réévaluer la place de chacun à l'intérieur du groupe.

- C'est d'ailleurs une des affirmations de Spinoza au début du chapitre XVII. Il explique combien le souverain craint davantage les membres de la société qui lui ont transféré leurs droits que ses ennemis extérieurs. En effet, si chacun se dépouillait de son droit au point de n'avoir plus aucune puissance, le souverain pourrait employer la pire violence contre ses propres sujets, ce qui n'est envisagé par personne : « [il] faut donc accorder que l'individu se réserve une grande part

de son droit, laquelle ainsi n'est plus suspendue au décret d'un autre, mais au sien propre. » (page 278). Ainsi ne faut-il surtout pas nier la place de l'individu dans le groupe en menant une politique qui viserait à l'uniformisation car « toujours il agit par son propre conseil et par son propre décret » (page 278). D'ailleurs, au chapitre XX, quand Spinoza souhaite établir les fondements d'un bon État, il insiste sur le fait que la finalité de l'État n'est pas la domination, il ne s'agit pas de « tenir l'homme par la crainte » (page 329) ni de « faire qu'il appartienne à un autre » (page 329).

- Si, dans *Les Suppliantes*, il est difficile de voir une figure qui se détache du lot et qui affirme avec ostentation sa place dans le groupe, nous pouvons toutefois faire référence à la suite du mythe des Danaïdes et penser à Hypermnestre qui épargne son époux, Lyncée, alors que ses quarante-neuf sœurs, sur ordre de leur père, égorgent leur mari lors de la nuit de noces. Hypermnestre se dérobe à l'injonction paternelle et ne cède pas à la loi du groupe. Dans *Les Sept contre Thèbes*, il y a cet effort de l'individu dans la communauté notamment avec la description des soldats thébains aux sept portes de la ville. Décrits individuellement ainsi que leur blason, ce sont des hommes qui savent se distinguer par leur pugnacité au combat et par leur valeur héroïque mais surtout par des qualités qui leur sont propres. En effet, si Mélanippe à la porte Proitide (première porte) se différencie des autres par ses vertus civiques, Hyperbios, à la quatrième porte, est le plus modeste, tandis que Polyphonte est le plus fougueux, véritable « volonté ardente, rempart éprouvé » (page 156). Bien qu'ils paraissent interchangeable au premier abord, ils ne le sont nullement en réalité, signe que chacun a sa place dans la communauté même dans celle des soldats. D'ailleurs, Étéocle les choisit et les nomme individuellement.

- Le roman *Le Temps de l'innocence* d'Edith Wharton évoque aussi des inclassables, c'est-à-dire des hommes et des femmes que les New Yorkais ne sont pas capables de faire rentrer dans des cases, des individus qui ne sont pas dilués dans la communauté. C'est, par exemple, le cas de Medora Manson décrite comme une « folle » (page 37), toujours encline à « faire une sottise, [à] épouser quelque aventurier » (page 209). Mrs Archer n'est pas à l'aise face à ces gens « d'espèce particulière, difficiles à classer » (page 115). Elle prétendait qu'« on ne connaissait pas l'arrière-plan de leurs vies et de leurs esprits » (page 115). Bien qu'elle voulût tout classer, elle appréciait toutefois les écrivains, ceux qui demeureraient en marge. Elle « s'évertuait toujours à expliquer à ses enfants combien la société était plus agréable à l'époque où elle comprenait des gens de lettres » (page 115), ce qui l'oppose à Mr. Beaufort qui « considérerait les écrivains comme des pourvoyeurs salariés, préposés au plaisir des riches, et son opinion n'avait jamais été mise en question par quelqu'un d'assez riche pour l'influencer. » (page 116)

B - Une fois cette place revalorisée, l'individu n'a pas « à avoir à vivre la vie » mais à la vivre tout simplement. La tournure déontique dénote une vision fataliste en oubliant que chacun se démarque aussi par ses désirs, ses attentes, ses espoirs. L'homme doit rester acteur de sa propre vie ; c'est le meilleur moyen de la lui faire aimer.

- Si Spinoza, au début du chapitre XVI, évoque combien chaque être est déterminé à exister et à se comporter d'une certaine manière en communauté – c'est le « Droit Naturel » (page 261) –, il n'oublie, cependant, pas que l'individu a un droit souverain sur lui-même lié qui est celui de « persévérer dans son état » (page 262), autrement dit d'agir « comme il est déterminé à le faire » (page 262). En effet, il continue en disant que ce n'est pas la raison qui définit ce droit naturel

mais bel et bien « le désir et la puissance » (page 263) répondant aux « lois de l'Appétit » (page 263). Certes, cette volonté agissante peut aller à l'encontre de la communauté ou de ses membres mais peu importe si l'homme opère « par la force, par la ruse, par les prières, enfin par le moyen qui lui paraîtra le plus facile » (page 263) du moment qu'il a envie d'exercer son droit naturel et de mener sa vie comme il le souhaite. Celui qui voudrait l'en empêcher sera alors instinctivement considéré comme un ennemi car le droit naturel « ne prohibe rien sinon ce que personne ne désire et ne peut ; ni les conflits, ni les haines, ni la colère, ni l'aversion, quel qu'en soit l'objet, qu'inspire l'Appétit. Rien de surprenant à cela, car la Nature ne se limite pas aux lois de la Raison humaine » (page 263). C'est pourquoi il doit, selon Spinoza, reprendre en mains sa vie et la vivre dans l'*hic et nunc*, sans la suspendre « entre la crainte et l'espoir » (page 19).

- Dans *Les Suppliantes*, Pélasgos, bien que roi, demeure timide et craintif et ne se démarque pas réellement du groupe. Il conseille quand même au coryphée de prendre des rameaux et d'aller les déposer ésur d'autres autels de nos dieux nationaux, afin que tous les citoyens voient cet insigne suppliant » (page 68). Il affirme ensuite « convoquer les gens de ce pays, pour disposer en [sa] faveur l'opinion populaire » (page 69). Ce sont ici deux brefs exemples qui illustreraient que le roi tente de se détacher du lot. Si le chœur des femmes n'est pas disposé à « avoir à vivre la vie » et à vouloir être acteur de son existence du début de la pièce – le coryphée tout particulièrement –, les suivantes semblent, à la fin de la pièce, redevenir actrices de leur existence, ce qui agace le reste du chœur qui s'exclame : « Va, traite à ta guise une intraitable. » (page 87). Le choix de traduction « à ta guise » suggère que les suivantes deviennent de nouvelles actrices dans la communauté des femmes. Dans *Les Sept contre Thèbes*, nous pouvons évoquer le dénouement de la pièce quand le chœur des Thébaines se divise en deux demi-chœurs. Le premier suit Antigone et met en doute la fiabilité et la légitimité du droit qu'on interprète selon la situation. Le second refuse de suivre la jeune femme, faisant preuve de fidélité et de piété envers Étéocle qui a sauvé « la ville des Cadméens » (page 176). Ainsi chaque demi-chœur se distingue de l'autre par son appréciation de la loi et par son opinion, signe que même en communauté, l'individu peut demeurer acteur de son existence. Enfin, Antigone, elle-même se dépeint comme une femme d'action qui refuse l'inertie, elle affirme que son « audace saura trouver des moyens d'agir » (page 175) afin d'offrir une sépulture à Polynice. Elle n'a pas peur « d'être ainsi indocile et rebelle à [sa] ville » (page 175).

- Medora Manson affirme à la page 203 du roman de Wharton : « Pour moi, la monotonie, c'est la mort. » comme pour montrer que qu'on dise de son mode de vie, elle garde son libre arbitre et souhaite rester actrice de son existence. Il en va de même pour sa nièce, même si elle fait des choix contestables par le reste de sa communauté. Elle suit l'exemple de Newland qui lui ouvre les yeux et devient de plus en plus lucide au fil du roman (« C'est vous qui m'expliquerez tout : vous qui ouvrez mes yeux à des choses que je regarde depuis si longtemps que je finis par ne plus les voir ! » (page 90)). Quand elle rend visite à sa grand-mère qui a eu une attaque, Mrs Mingott reconnaît avoir mal jugé sa petite-fille bien qu'elle n'approuve pas ses choix de vie : « Elle est trop différente. Elle fréquente des gens si bizarres. On dirait qu'elle prend plaisir à se singulariser. Cela tient sans doute à la vie agitée qu'elle a menée dans cette société d'Europe ; nous devons lui paraître bien ennuyeux ! Mais je ne veux plus être injuste pour elle. » (page 276) La comtesse Olenska reste, quoi qu'il arrive, actrice de sa vie. Même quand elle déclare vouloir « d'être guidée » (page 89), ce souhait n'est que passer

comparé à l'énergie qu'elle met pour dissimuler ses sentiments. Archer constate qu'« [elle] luttait contre son sort, comme il avait lutté contre le sien » (page 270), qu'[elle] s'attachait de toutes ses forces à la résolution de ne pas trahir la confiance de May, de toute la famille » (page 270).

C - Ainsi, si la proposition « nous sommes ensemble » énoncée par Marguerite connote l'emprisonnement en suggérant combien les hommes sont enchaînés les uns aux autres par cette « honte de principe », il faut remarquer aussi que l'individu qui décide d'être acteur de son existence ne tarde pas à s'émanciper du regard d'autrui quand il n'en éprouve pas le besoin ou n'en voit pas l'intérêt.

- Spinoza argumente au début du chapitre XX sur la possibilité qu'a tout homme à s'émanciper de la tutelle du souverain quand il le juge nécessaire. En effet, « [il] ne peut se faire que l'âme d'un homme appartienne entièrement à un autre » (page 327), autrement dit, nul n'est obligé de transférer à quiconque le droit de faire usage comme il le veut de sa raison. Nul souverain ne peut dire à ses sujets ce qu'ils doivent considérer comme vrai ou faux ni même quelle foi ils doivent adopter car « [ces] choses-là sont du droit propre de chacun, un droit dont personne, le voulût-il, ne peut se dessaisir » (page 327). Jamais il ne pourra empêcher « que les hommes jugent de toutes choses suivant leur complexion propre » (page 328). Ainsi la liberté reste-t-elle pour Spinoza le plus grand des biens à chérir et à conserver à condition toutefois qu'elle ne mette pas l'État en danger car si chacun faisait ce qu'il voulait, « la ruine de l'État s'ensuivrait » (page 330).

- Chez Eschyle, nous pouvons une nouvelle fois penser aux suivantes à la fin des *Suppliantes* qui se désolidarisent des autres femmes du chœur dans la mesure où elles semblent se faire les défenseuses du mariage et de la tradition. En redoutant « des vents contraires » (page 86) pour ces « fugitives » (page 86) et en affirmant que quoi qu'il arrive, « l'hymen pourrait bien être [leur] lot final » (page 87), les suivantes revendiquent une pensée propre qui leur permet d'acquérir une nouvelle place dans la communauté des femmes, elles qui jusque-là étaient restées muettes. Elles se montrent même moralisatrices en incitant le chœur à accepter « l'hymen des fils d'Égyptos » (page 87) et tentent même de fissurer l'ordre social. Quand les suivantes disent : « Formule donc un vœu plus mesuré. » (page 87), le chœur comprend n'accepte pas le ton hostile qu'elles utilisent : « Quelle leçon de mesure entends-tu me donner ? » (page 87). De même, dans *Les Sept contre Thèbes*, Amphiaraos, à la sixième porte, est bien différent des autres soldats de l'armée de Polynice. Décrit comme étant « à la fois un sage et un brave au combat » (page 161), il incarne, contrairement à tous les autres, la vertu en respectant les dieux et les codes héroïques ; « il poursuit de ses invectives le puissant Tydée » (page 160) (guerrier à la première porte) qu'il considère comme « le serviteur de la mort » (page 160). Amphiaraos est donc l'homme qui s'émancipe de l'*hybris* et du *furor* qui définissent la communauté des soldats de Polynice.

- Chez Wharton, nous pouvons prendre l'exemple de Newland qui, au fil du roman, s'émancipe de plus en plus du regard des autres au point de transgresser certaines règles qui régissent le milieu qui est le sien. En effet, bien qu'il soit « un homme d'habitudes correctes et disciplinées » (page 281), il quitte la loge du cercle à l'Opéra, gagne celle des Van der Luyden et viole la règle qui consiste à ne jamais entrer dans une loge en plein solo de la cantatrice ; « les occupants de la loge se redressèrent, étonnés » (page 281).

III. Alors ce n'est pas la honte qui est au fondement de la communauté mais le désir de grandir grâce à l'autre. Si « nous sommes ensemble » comme l'écrit Duras, il serait alors intéressant de cultiver ce vivre ensemble dans lequel l'humiliation, la dégradation ou la honte ne seraient que des étapes qu'il faudrait finir par dépasser ou bien dont il faudrait s'emparer dans un but ontologique.

A – Ce n'est pas la honte qui est « de principe », c'est-à-dire au fondement même de la société, mais plutôt l'acceptation de soi et de l'autre dans tout ce qu'il a de différent. La communauté n'est pas « dégradante » ou « haïssable » si les membres qui la constituent ne sont pas embarrassés devant le spectacle de la diversité.

- C'est d'ailleurs, selon Spinoza, parce que les Hébreux n'ont pas su s'ouvrir sur l'extérieur que leur État a été ruiné. En effet, il écrit qu'« une forme d'État comme celle-là ne pourrait convenir, tout au plus, qu'à des hommes qui voudraient vivre seuls sans commerce avec le dehors, se renfermer dans leurs limites et s'isoler du reste du monde : non du tout à des hommes auxquels il est nécessaire d'avoir commerce avec d'autres » (page 303). Le peuple hébreu n'a pas su accepter l'autre dans ce qu'il a de différent, s'enfermant malgré lui dans un repli identitaire qui causa l'échec de l'État qu'ils ont tenté d'établir. Toutefois, cette ruine leur permit de prendre conscience de leurs erreurs. En effet, dans le chapitre XIX, le philosophe explique que, quand ils ont perdu leur État et ont été conduits à Babylone en captifs, Jérémie leur enseigna de veiller aussi au salut de cette cité et le Christ « leur enseigna à agir pieusement à l'égard de tous les hommes absolument » (page 318). Ils ont donc appris à s'ouvrir progressivement aux autres, à prendre conscience que la nouvelle cité dans laquelle ils ont été conduits n'a rien d'effrayant ou de menaçant. Ils acceptent progressivement la diversité.

- La question de l'acceptation de l'autre, notamment de celui qui réclame l'hospitalité, est la question centrale des *Suppliantes* et la raison de l'agitation intérieure du roi. Le chœur l'incite à devenir « un pieux proxène » (page 66) en l'incitant à ne pas avoir peur de lui et à l'accepter dans toute sa diversité. D'ailleurs, une fois que le droit d'asile fut accordé aux Danaïdes, elles se mettent à chanter les louanges de cette cité tolérante et hospitalière à l'égard des étrangers : « Qu'aux étrangers, avant d'armer Arès, on offre, pour éviter des maux, des satisfactions réglées par traité ! » (page 75).

- Si l'on considère qu'Ellen fait partie de la communauté des aristocrates et des bourgeois new yorkais, nous pouvons dire qu'elle n'éprouve aucune « honte de principe » face à la diversité. En effet, elle défend et s'amuse de l'excentricité de sa tante quand elle noue une prétendue relation avec le docteur Carver. De même, elle rend visite à Regina Beaufort, plus ou moins rejetée par ses pairs suite à la faillite de son époux, bien que sa grand-mère ne comprenne pas cette volonté. Elle s'exclame : « C'est votre petite-nièce, une femme malheureuse ! – La femme d'un misérable ! » (page 268), ce qui témoigne son altruisme et sa capacité à ne pas se laisser embarrasser par les conventions. Elle accepte et aime la diversité, elle qui a été mariée à « [la] pire des brutes » (page 32) à « [un] individu à moitié paralysé, couleur de cire, cynique, méchant » (page 32), à un comte qui ne comprend pas que « la poésie et l'art font partie de sa vie » (page 163). Quand elle revoit Archer à Boston et évoque son souhait de rejoindre Washington, c'est qu'« elle trouvait une plus grande diversité de monde et d'idées » (page 224) là-

bas. Elle a toujours « l'attrait de la nouveauté » (page 224), le besoin continu de découvrir et de s'ouvrir au monde.

B – Appartenir à un groupe ne se fait pas au détriment de l'individu. Les heurts, les blessures ou les ressentiments ne sont que temporaires car chaque membre va apprendre librement de l'autre. Si la communauté a une influence sur l'homme, elle n'est pas irrémédiablement négative comme l'écrit Duras, elle peut aussi contribuer à éveiller l'homme.

- Spinoza évoque combien les lois de la société élèvent les citoyens en leur évitant l'esclavage. Si la doxa veut en effet que l'esclave soit commandé et que l'homme libre fasse ce qui lui plaît. Mais, c'est en réalité faux car lui, à la différence du maître, n'est pas esclave de son plaisir puisque l'homme libre est uniquement celui qui consent de son plein gré à se soumettre à la raison. Il en va de même quand Spinoza donne l'exemple d'Alexandre qui a donné libre cours à ses désirs et qui, pour parvenir, a employé des soldats étrangers, ce que les hébreux, quant à eux, refusent de peur que cette armée « stipendiée » (page 290) opprime le peuple et se retourne contre lui. Dans cet exemple, le peuple élève le souverain en lui reconnaissant une légitimité qui repose sur son âge ou sa vertu, et non sur sa noblesse ou sa lignée. Inversement, il est aussi évident que le souverain élève le peuple en le rendant meilleur et en le corrigeant quand il ne respecte pas les lois de la société. Pour le démontrer, le philosophe donne, au début du chapitre XIX, l'exemple de Moïse qui n'a eu le droit de punir ceux qui avaient violé le sabbat qu'après le pacte. Avant qu'il soit établi, les hommes « s'appartenaient encore juridiquement » (page 316), autrement dit, ils n'avaient pas encore renoncé à leur droit naturel. Spinoza affirme donc l'importance d'un pacte noué entre les individus et la communauté pour que chacun de ses membres puisse s'épanouir librement.

- En ce qui concerne les deux pièces, nous pouvons penser que ce qui se joue sur la scène est un miroir d'une communauté extérieure qui est celle des spectateurs avec l'idée d'un *theatron* qui mettrait en valeur un spectacle qui honore et fait grandir la cité. Nous pouvons donc considérer que la communauté apprend de la communauté, c'est-à-dire que la communauté des spectateurs serait grandie par l'acte mimétique qui produit une *catharsis* si forte qu'elle permet de dessiller le spectateur et donc de l'élever dans les deux sens du terme. Par exemple, la guerre fratricide entre Étéocle et Polynice permet de montrer la condamnation de l'étranger au regard des lois de la cité. Inversement, la grandeur de Pélasgos face à l'accueil des Danaïdes explicite ce qu'est et ce qui fait un bon roi.

- Dans *Le Temps de l'innocence*, la communauté a une influence qui n'est pas irrémédiablement négative sur Newland Archer car la honte d'appartenir à un milieu social auquel il ne se reconnaît pas permet au personnage de se trouver et de savoir qui il est vraiment. Ainsi, la honte et tout autre sentiment « [dégradant] » et « haïssable » ne sont pas à condamner puisqu'ils servent de catalyseurs ontologiques. Il prend conscience qu'il devient apathique, que sa morosité, que Mrs. Archer et Janey expliquent par un surmenage au travail, n'a rien de conjoncturelle et que « [la] monotonie de sa vie lui mettait dans la bouche comme un goût de cendre » (page 147). Il éprouvait même « le sentiment d'être enterré vivant » (page 147). Il découvre, grâce à sa rencontre avec la comtesse Olenska, les joies de l'amour qui réchauffe le cœur.

C – Ainsi, c'est en accordant une place à chacun, dans laquelle il pourra s'épanouir que n'importe quelle communauté pourra se construire ou perdurer.

Mieux qu'être ensemble comme le souligne Marguerite, il s'agit de cultiver le vivre ensemble.

- Spinoza pense que la communauté est une « œuvre laborieuse à accomplir » (page 280) et que ce vivre ensemble ne peut s'obtenir que si les hommes « mettent le droit commun au-dessus de leurs avantages privés » (page 280). C'est pourquoi il soutient, depuis le début son œuvre, que les hommes vivent plus tranquilles quand ils s'unissent, quand ils ne laissent pas leurs pulsions individuelles et leur force tout diriger. Si chacun suivait son appétit, forcément différent de celui de son voisin, le vivre ensemble serait menacé ; c'est pourquoi il leur a fallu « par un établissement très ferme, convenir de tout diriger suivant l'injonction de la raison seule (à laquelle nul n'ose contredire ouvertement pour ne paraître pas dément), de réfréner l'appétit, en tant qu'il pousse à causer du dommage à autrui, de ne faire à personne ce qu'ils ne voudraient pas qui leur fût fait » (page 264). En somme, il s'agit de « maintenir le droit d'autrui comme le sien propre » (page 264) en respectant l'autre et en refusant intérieurement toute forme d'instrumentalisation ou d'aliénation. Même le souverain, qui désirerait exaucer ses désirs opposés au bien commun et à la raison, ne garderait pas longtemps son pouvoir.

- Eschyle, par l'intermédiaire des personnages du chœur, met en valeur non pas la dilution de l'individu dans une communauté mais l'union du groupe devant l'adversité. D'ailleurs, il s'exprime toujours à la première personne mais représente quand même la communauté. Quand le chœur des suppliantes proclame : « ma voix au-delà des mers ira appeler mon soutien » (page 52), on comprend que c'est la même expérience douloureuse des Danaïdes qui leur a permis de construire leur destinée commune. Aucune Thébaine ni aucune Danaïde ne se détache du groupe. Les membres du chœur manifestent des sentiments collectifs que chaque individu éprouve au plus profond de lui-même : la peur de la défaite et de sa conséquence, l'esclavage, pour les Thébaines qui ne cessent de se lamenter, la peur du mariage avec leurs cousins et l'espoir de l'hospitalité pour les Danaïdes. Ainsi l'union est construite sur des sentiments similaires éprouvés par chaque membre de la communauté.

- Wharton montre des individus qui n'échangent pas et qui ne travaillent pas au vivre ensemble, d'où le fait que la société new yorkaise soit toujours décrite comme une société en déclin : « La société - si toutefois elle existait encore ! - offrait plutôt un spectacle digne des malédictions bibliques et, du reste, chacun savait qu'elles étaient les intentions du révérend Ashmore quand il avait choisi comme texte un passage de Jérémie pour son sermon d'action de grâces. » (page 238). Miss Jackson est plus pessimiste encore car elle pense que, par son sermon, le révérend les « engage à remercier le ciel pour le peu qui [leur] reste » (page 238). Il en va de même de la "communauté" du couple Newland/May qui ne cultive aucunement leur "vivre ensemble" puisqu'ils ont l'air incompatibles et que le jeune homme se désole de ne jamais être seul avec sa fiancée. Quand il lui propose de voyager, sa figure « s'illumina : elle avoua qu'elle adorait les voyages. Mais sa mère ne comprendrait pas qu'on puisse désirer ne pas faire comme tout le monde » (page 97). Il n'y a aucun sentiment personnel et aucune spontanéité dans leur dialogue puisque l'un et l'autre échangent des banalités : « Il sentait qu'il prononçait exactement toutes les paroles que l'on attend d'un fiancé, et qu'elle faisait toutes les réponses qu'une sorte d'instinct traditionnel lui dictait » (page 97).

4. Travail sur la conclusion.

Pour terminer, le constat dressé par Marguerite dans le roman de Duras est sans appel : toute communauté est « dégradante » et « haïssable » car elle contraint l'individu à un sentiment de honte. Qu'il soit celui qui porte le regard ou celui qui le subit, peu importe. La honte est structurelle à toute communauté et contamine les liens entre ses membres, tous condamnés « à vivre la vie », autrement dit à la subir. Toutefois, en rester là est réducteur dans la mesure où il ne faudrait pas occulter les raisons pour lesquelles « [toute] communauté » s'est construite. En offrant un cadre sécuritaire à ses membres, elle offre la possibilité à chacun d'être acteur de son existence en revalorisant sa place dans le collectif. C'est pourquoi, beaucoup plus que d'envisager la honte comme étant à son fondement et de l'associer à d'autres sentiments négatifs qui dégradent voire nient l'individu, ne peut-on penser que ce même individu puisse dépasser ou utiliser ces sentiments pour mieux se connaître et cultiver le vivre ensemble, afin que chacun puisse s'élever et s'épanouir librement ? Dès lors, il serait intéressant de prolonger le questionnement qui nous a été offert, en envisageant les conséquences sociétales et sociales qu'aurait la honte, l'impression de n'être jamais reconnu à sa juste valeur ou bien d'être continuellement rabaissé et traité en victime. C'est ce que fait Éric Sadin dans *L'Ère de l'individu tyran. La Fin d'un monde commun* (Livre de poche, 2020) quand il parle de « fureur de tous contre tous » (page 326), essentiellement nourrie par des « blessures narcissiques d'ordinaire souffertes en silence » (page 331), qui, souvent redoublées par la vie personnelle, deviennent insupportables. C'est alors là que, selon Sadin, « la rage se laisserait aller à éclater afin de signaler qu'il faut bien qu'il y ait des moments où sa propre liberté peut enfin s'exprimer sans entraves » (page 331).